
“Ne dis pas la terre est ton essence...”

Yoram Kanyuk

J'essaye de retrouver celui que j'étais il y a cinquante ans et ceci n'est pas chose facile à faire. A mon avis, l'Etat juif d'aujourd'hui n'a pas une si bonne mine. Il est né quand toutes les portes européennes étaient fermées pendant et après la Deuxième Guerre mondiale.

Afin de sauver ces juifs, je me suis mobilisé dans le combat pour qu'un Etat juif soit établi sur une partie de la Palestine. Chose indispensable même si, aux yeux des Arabes, cela constituait un sacrilège d'une gravité particulière. Je me suis enrôlé dans l'armée à l'âge de dix-sept ans. C'était l'hiver. J'ai effectué des entraînements sur des bateaux, en mer près de Césarée mais ils se sont avérés inutiles puisqu'en mars 1947, nous avons été envoyés au combat dans les environs de Jérusalem. Nous sommes restés dans cette région jusqu'à fin mai 1948, date à laquelle je fus blessé pour la dernière fois.

Il s'agissait des combats les plus cruels et les plus durs de l'histoire de la guerre de l'indépendance. Mon régiment, commandé par Itzhak Rabin, comptait 1 200 jeunes, pour la plupart sans expérience militaire. Un tiers, environ 400 compagnons, furent tués. Nous faisons des efforts pour ne pas dormir debout tellement nous étions fatigués. Il y a eu le siège, il y a eu la famine, il y a eu les horreurs. Lors du combat sur le Kastel situé sur la route qui mène à Jérusalem, j'étais le seul survivant de ma section. Le Kastel était un village arabe en haut d'une montagne qui dominait la route vers Jérusalem. Ce village a joué un rôle décisif dans la guerre et changea à plusieurs reprises de mains. Il y eut beaucoup de pertes. J'ai été rejoint par cinq soldats chargés de garder le village qui est situé au-dessus de Motza, une petite colonie juive dont les habitants furent massacrés en 1929 par leur voisins arabes de Kastel et Colonia, un magnifique village qui a, depuis, cessé d'exister.

Eté 1998

Les autres soldats sont partis pour combattre sur d'autres fronts. Nous étions assis, tous les six, dans une maison arabe nommée la «maison du Cheikh» au sommet de la montagne et nous entendions des voix. Quelqu'un a crié en anglais: "Hello Boys" et on a aperçu un keffieh. Nous avons commencé à tirer. La première personne qui marchait fièrement vers nous était entourée de gardes et paraissait menaçante. Elle est tombée. Ses gardes ont disparu. Le combat a continué. Nous avons remarqué le sentiment de malaise qui régnait parmi les Arabes. Ils ont combattu courageusement mais n'étaient pas très concentrés dans le combat. Puis notre situation est devenue difficile; nous n'étions que six contre une multitude. Quelqu'un — j'ignore qui — a réussi cependant à nous faire parvenir de l'aide. Un groupe de 23 hommes parmi les meilleurs combattants du "Palmach" sont arrivés. Ils étaient tous officiers expérimentés. Ensemble nous sommes allés vérifier le terrain et on a découvert que l'homme qui avait crié "Hello Boys" était mort. Il était très élégamment habillé et, même mort, avait une allure royale. Aux pieds, il portait des chaussures laquées, autour de sa poitrine il y avait une ceinture de balles et il portait un keffieh en soie. D'après les papiers que nous avons trouvés sur sa personne, il s'est avéré qu'il s'agissait de Abd el Kader El Husseini, le commandant en chef des combattants palestiniens. Le Mufti de Jérusalem, Hadj Amin El Husseini, fondateur du Mouvement national palestinien et ennemi farouche des juifs depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir, était membre de sa famille. Le Mufti avait réussi à empêcher l'arrivée de rescapés juifs en Palestine; il avait aussi combattu les Anglais qui avaient cédé à ses exigences concernant l'émigration juive, mais il fut expulsé et promu au grade d'officier dans les rangs des SS. Abdel Kader était l'un de ses proches, son homme de confiance, adulé par ses hommes. Pendant leur retrait du champ de bataille, son corps fut ramassé par les soldats palestiniens mais une rumeur s'est répandue qui voulait que nous nous soyons emparés de sa dépouille mortelle. Cet événement a eu lieu quelques jours à peine après le massacre perpétré à Deir Yassin, un village voisin, par les combattants du Lehi. Depuis, la peur a régné des deux côtés. Entretemps, les Arabes qui étaient restés au village continuèrent leurs attaques féroces, cherchant à venger le sang de leur chef qui avait cru qu'au sommet de la montagne se trouvait une unité de la légion Jordanienne réputée pour ses capacités de combat et pouvant coopérer avec lui.

Les 23 officiers qui étaient parvenus jusqu'à nous pour nous porter secours, arrivèrent à la conclusion qu'il fallait reculer. L'un d'eux, Shimon Alfasi qui était à mes côtés, a crié une phrase qui, depuis, est entrée dans les chroniques de l'histoire militaire israélienne. Une phrase qui symbolise l'héroïsme, le sacrifice mais aussi un certain manque d'intelligence militaire. Il a dit: "*Soldats, repliez-vous, les officiers couvriront votre retraite!*" Ainsi, 23 des meilleurs combattants — nos aînés et guerriers expérimentés — ont couvert notre retraite, la retraite de six morveux, simples soldats. Et tous ces officiers — grands espoirs de l'armée israélienne naissante — sont tombés jusqu'au dernier.

Dans la nuit ou peut-être le lendemain matin, des soldats de notre régiment sont montés à nouveau afin de tenter de reprendre la montagne. Mais les Arabes prirent la décision de se replier, décision très coûteuse pour eux, car ils voulaient donner à leur chef bien-aimé, Abd el Kader, une sépulture digne de lui, à Jérusalem. Avec la reprise — sans ma participation et pour la troisième fois — de ce village désormais vidé de ses habitants, on retrouva les corps des 23 officiers et de quelques autres combattants tombés antérieurement. Les Arabes avaient infligé des mauvais traitements aux cadavres, les corps étaient découpés en morceaux et les sexes enfoncés dans les bouches.

En ce qui me concerne, j'étais au combat ailleurs. J'étais fatigué, jeune, confus et légèrement blessé quand nous sommes allés conquérir un village nommé Beit Mahsir, lui aussi dominant la route vers Jérusalem.

La prise du Kastel fut un moment décisif de la guerre. Ce village ayant changé de mains à plusieurs reprises et un grand nombre de combattants étant tombés sur place, il fut décidé de ne pas l'abandonner après la bataille comme c'était le cas lors de combats défensifs. Afin d'éviter un retour des combattants arabes, toutes les maisons du village furent détruites. C'était la première fois qu'un village n'était pas abandonné après sa capture. C'était aussi la première fois que les maisons dans un village étaient totalement détruites. Autrement dit, c'était la première conquête de la guerre de l'indépendance.

Lors du deuxième combat à Beit Mahsir — village qui fut lui aussi rasé plus tard —, il n'y eut pas de tragédies. Les Arabes ont combattu et nous les avons combattus. A mes côtés se trouvait un jeune homme nommé Yashka. On l'appelait le partisan. Il était grand et blond et avait probablement appris à combattre au contact des meilleurs instructeurs parmi les partisans russes. Nous avons appris à son sujet de ces partisans l'avaient livrés aux Allemands et qu'il avait réussi à s'évader du camp de Mathausen. Yashka était arrivé illégalement en Palestine par bateau. Je ne sais pas comment il est arrivé à Jérusalem. La route était bloquée mais il est parvenu jusqu'à nous et il est devenu mon ami en dépit du problème de la langue. Nous communiquions l'un avec l'autre par des grognements et une fois nous avons été blessés ensemble, d'une façon assez drôle. Nous étions en camion. Une balle est entrée dans son postérieur et a atteint le mien. Soudain il me dit dans son hébreu approximatif: "*Je pense il y a moustique*". J'ai senti des picotements, j'ai touché mes fesses et constaté deux trous dans mon pantalon. Il fit de même et fit le même constat. Nous avons éclaté de rire. Ça a brûlé un peu mais ce n'était pas douloureux. Un soir, avant le départ au combat, on se concerta entre amis: "*Allons voir Yashka pour lui demander son vrai nom*". Mais en réalité on n'en a pas eu le temps. Presque toujours, on avait faim et soif; nous étions épuisés et tous les matins on enterrait ceux qui étaient tombés la veille. Si nos habits étaient déchirés, on déshabillait les morts et on portait les leurs. Ainsi, à Beit Mahsir, je ne savais toujours pas qui était Yashka le partisan. Il se levait et montait à l'assaut tel "Exterminator" au cinéma. Il jetait ses grenades et combattait

Eté 1998

avec un courage que l'on a rarement l'occasion de voir, et nous avons pris le village. Il me semble qu'on n'a eu qu'un seul mort à déplorer. Les habitants, quand ils nous ont vus, se sont enfuis pris de panique et nous nous sommes installés sur place à attendre l'arrivée des renforts, afin de pouvoir détruire les maisons de ce beau village de paysans cruels et hostiles. L'odeur du printemps montait des arbres et des fleurs de ses jardins. Dans les taboun, il y avait encore des pita et l'odeur du pain frais se mêlait aux parfums du jasmin et des épices que la dernière pluie avait avivés. Yashka est descendu de la montagne en compagnie d'un autre soldat apportant les explosifs pour les maisons.

On s'ennuyait. Soudain on a découvert une famille arabe cachée dans une des maisons. Un ami d'enfance qui combattait à mes côtés et qui avait vu les cadavres dans le village de Kastel quelques jours auparavant, a commencé à crier et à devenir hystérique. Alors qu'on était assis à l'ombre des maisons eu train de se reposer et de manger un peu de pain brûlé mais frais, il est rentré comme un fou et a tiré sur un Arabe. J'ai accouru au bruit du tir. La plupart de nos combattants ne bougèrent pas d'un pouce se contentant de dire: "*L. est devenu fou, il faut se méfier de lui*". L. était un très vaillant combattant, mais depuis l'épisode du Kastel et d'un autre combat pendant lequel il avait vu la tête d'un de nos compagnons sur un bâton avec son sexe dans sa bouche, il recherchait la vengeance. Je lui criais: "*Pourquoi tu te venges sur ces misérables qui ne t'ont rien fait?*" Il se moqua de moi: "*Hé, toi, amoureux des Arabes, tu lèches leur c...*". Il s'est approché de la femme. Je lui ai crié de la laisser tranquille. Il m'a répondu: "*Tu vois cette Arabe? je vais en finir avec elle, car il faut détruire leur moyen de reproduction*". Depuis, cette phrase monstrueuse est restée gravée en moi jusqu'à ce jour. Je suppliais pour qu'il ne la touche pas. Il y avait là un enfant terrorisé qui s'était caché derrière l'énorme jupe de sa mère. Il criait. J'ai supplié. Quelques camarades sont arrivés. Ils m'ont dit: "*Laisse-le. Il est devenu fou à cause des images qu'il a vu au Kastel. Son ami était coupé en morceaux..., laisse tomber*". Ils étaient indifférents et fatigués, et se sont endormis à côté. J'ai supplié, la femme pleurait doucement. L. ressemblait à un animal féroce. L'enfant a crié et alors L. a tué la femme avec son couteau. Elle est tombée, couverte de sang. L. s'est approché de l'enfant et l'a pris. J'ai hurlé: "*Ne le touches pas*". J'étais hors de moi. Je pointais sur lui ma Thompson, une mitrailleuse prise à un soldat jordanien tué quelques jours auparavant. C'était une mitrailleuse très performante. L. m'a crié: "*Voyons si tu as le courage de tirer...*". J'ai essayé. Je me souviens de ce moment-là. J'ai vraiment essayé. Mais il était mon ami d'enfance. Il se moquait de moi. J'ai pleuré. Je me souviens de ce moment comme d'un des pires et des plus dégradants moments de ma vie. Il tenait l'enfant, celui-ci a crié et moi j'étais incapable de tirer sur lui. Non, j'étais incapable de tuer un ami qui n'avait même pas sa mitrailleuse pointée sur moi. Et il n'a pas tué l'enfant. Mais il a ri. "*Je te fais cadeau de cet enfant. Souviens-toi, un bon Arabe est un Arabe mort et, un jour, celui-ci tuera ton fils*".

Après cela, nous sommes retournés à Kiryat Anavim, le kibboutz où nous logions. J'ai demandé que L. soit jugé. On s'est moqué de moi mais tous sont venus pour assister au spectacle. Le jeune Etat venait d'être proclamé, mais c'était à Tel-Aviv. Ici, aux environs de Jérusalem, c'était encore le far-west. Quelques centaines de soldats étaient là, le sourire aux lèvres, à m'entendre relater ce qui s'était passé. L'un d'eux s'est levé et a affirmé que tout cela était vrai, que L. était devenu un animal féroce mais que, parfois, il était permis de faire exploser sa rage; que nous étions trop dociles face à ces assassins: "*la preuve, regardez le nombre d'hommes qu'ils ont déjà égorgés*". L. s'est levé. Il était, à ma connaissance, l'une des personnes les plus charmantes et un grand conteur d'histoires. Il a raconté comment, des années auparavant, dans un kibboutz socialiste à côté de la colonie où il était né — le kibboutz d'où viennent les maîtres de Kanyuk a-t-il dit en riant, ceux qui veulent la "*fraternité entre les peuples*", qui chantent "*l'Internationale*", sont partis à la rencontre des pauvres Arabes afin de leur montrer à quel point ils les aiment et veulent un genre d'Etat bi-national juif et arabe. "*Kanyuk est ici. Il est vrai que c'est un bon combattant mais il a un problème dans sa tête. Revenant au kibboutz, tous les samedis soirs, il dansait avec cet Arabe à moitié aveugle et boîteux, et les plus belles filles l'embrassaient comme s'il s'agissait d'un frère perdu, d'un fils prodigue*". L. parlait longuement. Tous étaient comme hypnotisés. Il savait raconter à merveille. "*Et alors, continuait L., les combats ont éclaté, la guerre a commencé. Le kibboutz était près de la frontière et ce pauvre Arabe, cette créature perdue, aveugle et boiteuse, a conduit une bande d'Arabes au kibboutz qu'il connaissait bien, le kibboutz où poussaient les pastèques qu'il mangeait, où il fut embrassé pour "un monde meilleur" par les plus belles filles. Et cette bande est entrée et a massocré dans le style de la "fraternité des peuples". Cet Arabe s'appelait Jamil.*" L. a répété son nom peut être une vingtaine de fois. Il a raconté cette histoire courte pendant presque une heure. C'était un spectacle réussi de *stand-up comedy*. Tous furent hypnotisés et ils m'ont détesté. Un mois après mon échec, tout le monde s'endormant et m'abandonnant à mon sens de la justice et de la pitié, on a commencé à m'appeler Jamil.

Yashka le partisan est tombé deux jours plus tard dans une bataille dont j'ai oublié le nom. Nous avons regretté alors de ne pas avoir vérifié son nom; il fut décidé qu'il serait enterré comme beaucoup d'autres émigrés illégaux — des rescapés de la *Shoah* — qui étaient parvenus jusqu'à nous directement des bateaux et étaient tombés sans qu'on sache leurs noms. Ils furent tous enterrés sous la mention: "anonyme". Il existe des dizaines de tombes de ce genre en Israël. Je me suis alors rappelé qu'une fois, Itzhak Rabin, le commandant de notre brigade, se trouvant au quartier général dans un lieu nommé Beit Feferman qui servait de lieu de vacances en été, est venu un jour et m'a demandé en plaisantant si je n'avais pas l'ambition de devenir une passoire car on lui avait raconté que mon corps était criblé de balles. Je pris la décision d'aller lui parler. Je suis entré dans sa chambre. Il fumait et regardait

Été 1998

une carte. Je lui ai raconté que Yashka le partisan était tombé, que je l'aimais et que je souhaitais que sur sa sépulture soit écrit non pas "anonyme" mais plutôt "Yashka le partisan". "Itzhak, dis-je, Yashka était un brave soldat, et il était passé dans un camp allemand; il le mérite". Rabin a réfléchi. Son visage était confus, c'était un timide chronique. Ma requête l'a touché et il a dit: "D'accord". Et il en fut ainsi. A ce jour je ne sais pas qui était Yashka et quel était son vrai nom; dans les bateaux dans lesquels ils s'entassaient comme des sardines, ils recevaient des noms fictifs. Il n'y a pas longtemps, je suis allé faire une visite au cimetière de notre brigade à Kiryat Anavim. Je n'ai pas trouvé la tombe de Yashka. Peut-être entre temps, quelqu'un l'a-t'il reconnu et l'a fait enterrer sous son vrai nom. Je pense à lui parfois, surtout au jour de l'indépendance. Comment il insultait en russe et, lors du retour des combats, comment il chautait des chansons russes.

Souvent je pense aussi à mon ami Menahem, qui est tombé à mes côtés. Je pense à la bataille de Nebi Samuel où on a fait semblant d'être morts. Les Arabes nous ont tiré dessus et crurent que nous étions des cadavres. Ils avaient peur d'arriver jusqu'à nous car une rumeur s'était répandue concernant un obus géant inventé par les Israéliens qui faisait un bruit terrible mais qui était, en réalité, inoffensif: ils ont cru qu'il s'agissait d'une bombe atomique et l'ont nommée la "bombe juive". Menahem était couché à mes côtés, mais lui ils l'ont vraiment tué. Moi je suis sorti indemne. Je me suis senti comme cette phrase du poème d'Alterman: "Ne dis pas que la terre est ton essence, ton essence est l'être vivant qui est tombé à ta place." Parmi les vingt jeunes couchés par terre et faisant les morts, seulement trois sont restés en vie. Les Arabes leur ont tiré dessus par ennui, car ils étaient persuadés qu'il s'agissait de cadavres.

Je me suis évadé de l'hôpital où je me trouvais en convalescence, pour aller chez Menahem. Je me souviens du vieux ricin dans le jardin de sa maison. C'était non loin de la mer. Pendant mon enfance nous avions joué là bas et on descendait à la mer pour nager. Sa mère était en noir; je lui ai dit que nous étions couchés l'un à côté de l'autre et que la balle qui l'a tué, aurait pu me tuer. Elle m'a regardé d'un regard noir, opaque, comme si elle me voyait de loin, et m'a dit en colère: "Alors pourquoi c'est lui qui est mort !"

On m'a demandé d'écrire quelque chose qui ressemble à un chapitre triste de mon livre *La terre des deux promesses* paru chez Actes Sud. J'ai écrit ce livre avec mon ami, le grand écrivain arabe, le regretté Emile Habibi. Dans ce chapitre, je raconte la prise de la ville arabe de Ramlah, l'expulsion de ses habitants arabes et comment la ville fut prise par des juifs rescapés de la Shoah et comment j'ai vécu cette tragédie pendant trois jours.

Je n'ai pas l'intention de répéter cette histoire, mais je voudrais revenir à la première bataille que j'ai relatée ici, la bataille sur le Kastel. Là où est tombé Abd El Kader El Hussein. Je peux dire tranquillement, même si c'est avec un sentiment de honte — celle des vainqueurs — que j'aurais pu être celui qui lui a tiré dessus. Car nous étions six à lui tirer

dessus, mais un seul l'a tué. Faiçal Hussein — l'un des chefs éminents des Palestiniens d'aujourd'hui —, est le fils d'Abd El Kader. Quand son père est mort, il n'était qu'un enfant.

Faiçal était parmi les premiers Palestiniens qui ont entamé les pourparlers qui ont abouti aux accords d'Oslo. Ces accords sont aujourd'hui probablement caducs mais ils étaient la première lumière au bout du tunnel ensanglanté israélo-palestinien. A la fin d'une des premières rencontres publiques qui eut lieu à Tel-Aviv, (j'étais parmi les organisateurs de cette rencontre), je me suis approché de lui, je me suis présenté et je lui ai raconté qui j'étais et dans quelles circonstances j'avais rencontré son père. Il m'a regardé bizarrement mais je ne lui en fais pas reproche. Je suis allé simplement lui parler car il m'avait semblé que, puisque nous étions tous les deux dans le même camp de la paix, que j'étais parmi ceux qui avaient tiré sur son père et que mes amis étaient tombés par des balles tirées sur ses ordres, il y avait quelque chose de significatif dans tout cela. Plus tard, il a raconté à mon ami Emile Habibi qu'un nommé Kanyuk était venu le voir pour lui dire qu'il avait tué son père. Je n'avais jamais dit une telle chose mais je peux très bien comprendre pourquoi il avait ainsi traduit mes paroles et compris que c'était moi le tireur. Ceci ressemble à celui qui tue ses parents et demande grâce au motif qu'il est orphelin. J'ai écrit cet épisode pour le *New York Times* afin de donner un exemple qui pourrait aider à ouvrir la voie à une reconnaissance mutuelle. C'était il y a bien longtemps. Faiçal ne m'a jamais aimé et je le comprends. Je ne sais pas comment j'aurais réagi dans la situation inverse. Peut-être, aurais-je réagi comme la mère de Menahem. Mais dans la vie il n'y a pas de place pour les "peut-être". Les choses arrivent ou elles n'arrivent pas. La guerre était cruelle et difficile des deux côtés. D'un côté l'injustice faite aux juifs devant lesquels le monde s'était fermé pendant plus de 10 ans et qui voulaient un Etat juif. Ils y sont parvenus prenant leur pays des mains des Arabes dont l'injustice fut d'empêcher l'arrivée des émigrés et de les combattre. Une injustice touche l'autre. C'est peut-être la raison pour laquelle l'Inde et le Pakistan sont en guerre depuis 1000 ans déjà. Peut-être n'y a-t-il pas de solution véritable, mais plutôt des périodes intermédiaires pendant lesquelles la violence cesse. Aujourd'hui, je contemple Israël, le pays où, si je devais vivre encore deux ans, je me trouve depuis 70 ans. Ce pays ne ressemble pas à celui que j'ai aidé à construire. Mais on n'en a pas d'autre. Je n'ai pas un pays en réserve. Je ne veux pas être un juif qui vit en Europe comme c'était le cas de mon père. Et ainsi, nous allons continuer avec méchanceté, bêtise et impuissance, allant de victoires en défaites. A la fin, je ne sais pas si nous arriverons à survivre. Nous sommes entourés par des centaines de millions d'arabes. Nous sommes une majorité juive sur une terre arabe nommée Palestine, et nous sommes arrivés ici car, il y a 2000 ans, nous étions les enfants et les citoyens de cette terre. Nous sommes une minorité juive dans un monde arabe. Dans le livre que j'ai écrit avec Emile Habibi, il y a cette phrase: "*Parfois je préférerais être une minorité juive dans un pays arabe entouré par 22 Etats juifs*". Mais

Eté 1998

comme je l'ai déjà dit, dans la vie, il n'y a pas de "peut-être". Les deux peuples sont nés sans étoile. Aucun n'a vraiment gagné. Aucun n'a vraiment perdu. Des choses inespérées auront lieu lors du 3^e millénaire qui arrive. Il y aura peut-être une liaison par internet directement jusqu'à Dieu, peut-être du courrier électronique vers le passé et vers le futur. La notion de temps disparaîtra. La réalité sera réinventée. Alors peut-être Faïçal Hussein et moi, bien des années après avoir quitté ce monde, nous nous reverrons et alors nous comprendrons comment moi, le meilleur tireur parmi les six combattants sur le Kastel, j'ai raté son père. Ainsi tout est un grand point d'interrogation. Je n'ai pas réussi à sauver Menahem et je ne suis pas mort à sa place. Il était beaucoup plus intelligent, loyal et brave que moi. Je n'ai pas tué L. qui s'est moqué de moi et je n'ai pas eu le courage de tirer sur lui. Mais j'ai visé El Hussein sans connaître son identité; j'étais un très bon tireur et je l'ai raté. Peut-être avec ce point en ma faveur, entrerais-je au ciel.

(Traduit de l'hébreu par Dalit Lahav)

Yoran Kanyuk est écrivain.